

LES GRAPHIES TOPONYMIQUES "SEBRE" ET  
"BALAGUET" DE LA "CHANSON DE ROLAND",  
MS. DIGBY

Par PAUL AEBISCHER

I. *Sebre*

C'est par cinq fois que le texte d'Oxford de la *Chanson de Roland* emploie le toponyme *Sebre*. Une première lorsque Charlemagne, ayant déjà passé les ports des Pyrénées, rappelé par le son du cor de Roland et revenu sur ses pas, atteint Marsile en Val Tenebrus, presse et chasse les païens devant lui, leur coupe routes et chemins, ce qui fait que

L'ewe de *Sebre*, el lur est dedevant (v. 2465)

et que, malgré les invocations à leurs dieux, ils s'y précipitent et y trouvent tous la mort. Une deuxième lorsque Baligant et ses troupes, venus à l'aide de Marsile avec un à-propos qui tient du miracle, dépassent Marbrise et Marbrose,

Par *Sebre* amont tut lur naviries turnent (v. 2642).

Une troisième quand Clarien, messenger de Baligant, reçu au palais de Saragosse par la reine Bramimonde, l'assure que son maître «l'ami-raill, le viel d'antiquitet» est là, tout prêt à secourir son vassal, et précise que

En *Sebre* avun .IIII. milie calant (v. 2728).

Une quatrième lorsque Marsile, blessé à mort, désespéré, renonce à son fief, l'Espagne, et fait savoir à Clarien et à son compagnon que Charlemagne campe presque sous les murs de la ville, qu'

Il jut anuit sur cel'ewe de *Sebre* (v. 2758).

Une cinquième et dernière quand ce même Clarien, référant à Baligant ce qu'il a vu et entendu, lui dit en particulier que Marsile a perdu le poing droit dans la bataille, qu'il a fui devant l'empereur, si bien qu'

En ceste tere n'est remés chevaler  
Ne seit ocis o en *Sebre* nejet (v. 2797-2798).

Que ce soit donc au début de l'épisode de Baligant ou peu avant, la graphie de notre hydronyme ne varie jamais dans le manuscrit Digby : les cinq fois, on n'y rencontre que *Sebre*. Et il paraît bien que ce soit là la leçon originale puisque, si le manuscrit *Venise IV*, dans les trois passages où figure le terme — le vers 2921 (= *Oxf.* 2728) ayant une leçon différente, et cette version n'ayant pas de vers répondant au vers 2798 d'*Oxf.* — a «l'aigue del *Seibre*» au vers 2659 (= *Oxf.* 2465), «Desür *Scibre*»<sup>1</sup> au vers 2951 (= *Oxf.* 2758) et une fois seulement *Sebre* au vers 2836 (= *Oxf.* 2642)<sup>2</sup>, le texte de Châteauroux<sup>3</sup>, comme le manuscrit *Venise VII*<sup>4</sup> — auxquels il manque également le correspondant du vers 2798 d'*Oxf.* — n'usent que de *Sebre*. Seuls le texte de Conrad, avec *Saibre* aux vers 7044 (= *Oxf.* 2465) et 7171 (= *Oxf.* 2642) — le mot n'apparaissant pas dans les trois passages qui rendent les vers 2728, 2758 et 2798 du manuscrit Digby —, ceux de Paris (v. 2848 = *Oxf.* 2464 et v. 3220 = *Oxf.* 2798)<sup>5</sup> et de Lyon (v. 1671 = *Oxf.* 2465)<sup>6</sup> présentent une forme légèrement dissemblable, *Sorbre*, que l'on retrouve, plus aberrante encore, avec les *Songe* (v. 2115 = *Oxf.* 2465) et *Sobre* (v. 2357 = *Oxf.* 2798) du manuscrit de Cambridge<sup>7</sup>. Quant aux textes norrois, ils ne nous sont d'aucune utilité, du fait que le seul passage de la *Saga af Runzivals bardaga*, correspondant à l'un de ceux où le manuscrit Digby use de *Sebre*, se contente de dire que les païens arrivent «à une grande rivière»<sup>8</sup>.

1. Le texte publié dans *La version de Venise IV*, in *Les textes de la Chanson de Roland* édités par Raoul MORTIER, t. II, Paris, donne *Seibre* dans ce vers.

2. *La Chanson de Roland nel testo assonanzato franco-italiano*, p. p. Giuliano GASCA QUEIRAZZA S. J., in *L'Orifiamma. Collezione di testi romanzi o mediolatini* a cura di Francesco A. UGOLINI, 1, Torino, s. d.

3. *Le Manuscrit de Châteauroux*, in *Les textes...*, t. IV, Paris, 1943, vers 4280 (= *Oxf.* 2465), 4576 (= *Oxf.* 2642), 4726 (= *Oxf.* 2728) et 6764 (*Oxf.* 2758).

4. *Le Manuscrit de Venise VII*, in *Les textes...* t. VI, Paris, 1942.

5. *Le texte de Paris*, in *Les textes...*, t. VI, Paris, 1942.

6. *Le texte de Lyon*, in *Les textes...*, t. VIII, Paris, 1944.

7. *Le texte de Cambridge*, in *Les textes...*, t. VII, Paris, 1943.

8. P. AEBISCHER, *Holandiana borealia. La Saga af Runzivals bardaga et ses dérivés scandinaves comparés à la Chanson de Roland. Essai de restauration du manuscrit français utilisé par le traducteur norrois*, in *Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, XI, Lausanne, 1954, p. 224.

L'explication de cette forme *Sebre* a été donnée par Wendelin Foerster il y a déjà longtemps. Si Léon Gautier, en effet, dans ses nombreuses éditions annotées de la *Chanson de Roland*, est d'avis qu'«il faut considérer l's initial du mot roman comme une corruption euphonique du mot latin»<sup>9</sup>, le savant allemand, protestant tout d'abord contre l'émendation de *Sebre* en l'*Ebre* proposée par Th. Müller, et admettant lui aussi que *Sebre* est bien la forme originelle usée par l'auteur de la *Chanson*, conclut que «*Sebre* ist die französische Wiedergabe der von den Franken von den romanischen Eingeborenen (Katalanen) gehörten Form *S'Ebru* = *su Ebru*, wo *su* der bekannte Artikel = *ipsu(m)* ist, der wenn er auch heute (abegesehen von Sardinien) auf dem Festlande nur noch im Ampourdan... gebräuchlich ist, früher sicher bis an den Ebro gegang sein muss»<sup>10</sup>. Hypothèse qui a été accueillie plutôt favorablement par les commentateurs de ce passage, à l'exception de Baist, lequel a préféré voir dans *Sebre* le résultat d'un croisement des deux hydronymes *Segre*, fleuve qui se jette dans l'*Ebre* au sud-ouest de Lérída, et *Ebre*<sup>11</sup>.

Sans doute Boissonnade voit-il dans notre *Sebre* «une altération phonétique, due... au dialecte catalan», et mentionne-t-il les deux

9. La *Chanson de Roland. Texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire*, par L. GAUTIER, nouv. édit., Tours, 1920, p. 583.

10. W. FOERSTER, *Sebre im Roland*, in *Zeitschrift für romanische Philologie* vol. XV (1891), pp. 517-518.

11. Il ne serait certes pas facile de retrouver l'article de Baist, si l'on prétendait n'utiliser que les répertoires les plus connus. L'un copiant l'autre, en effet, Foulet, dans l'index des noms propres qu'il a dressé et qui a été publié dans J. BÉDIER, *La Chanson de Roland. Commentaire*, Paris, s.d. 1927, p. 520, et Aktinson JENKINS, *La Chanson de Roland. Oxford Version*, nouv. édit., Boston etc., s.d. 1924, note au vers 2465 (tandis qu'avant eux E LANGLOIS, *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Paris, 1904, p. 612, ne fait état que de la solution Foerster), renvoient à la *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXXIX, p. 141, où il est question de tout autre chose. BERTONI, lui, dans *La Chanson de Roland. Introduzione, testo, versione, note, glossario*, Firenze, 1935, pp. 398-399, ayant sans doute constaté la fausseté de cette référence, se contente de modifier la tomasion, en renvoyant au vol. XXIX, p. 141, de la même revue, ce qui est encore une fois inexact. La «*Zeitschrift*» ne contient qu'un article de Baist dont le titre paraisse se rapporter à la note de Foerster, article intitulé *Zu Zts. XV, 517*, in *Zeitschrift...*, vol. XVI (1892), pp. 229-230 : mais il s'agit d'une remarque concernant un texte espagnol ! Les seuls auteurs qui, à ma connaissance, citent exactement l'article de Baist sont P. BOISSONNADE, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, 1923, p. 78, note 1, qui renvoie à G. BAIST, *Variationen über Roland v. 2074-2176*, in *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie. Festgabe für Wendelin Foerster zum 26. Oktober 1901*, Halle a. S., 1902, p. 217, et J. HORRENT, *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au moyen âge*, in *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CXX, Paris, 1951, p. 11. — Ajoutons que l'hypothèse de Baist a été accueillie par A. PAUPHILET, *Sur la Chanson de Roland*, in *Romania*, t. LIX (1933), p. 170 : il l'enrobe toutefois dans une phrase interrogative.

propositions de Foerster et de Baist sans faire son choix ; sans doute Bertoni estime-t-il qu'entre les deux il est difficile de se décider : il ajoute cependant que la première lui paraît préférable. Elle a, reconnaissons-le franchement, le gros avantage d'être basée sur un fait linguistique précis, l'utilisation, dans cette partie de la péninsule hispanique, de l'article dérivé d'*ipse*, alors que la solution présentée par Baist, dont les étymologies hasardées ou fausses sont légion, suppose une contamination indémontrable, un de ces télescopages de mots qui permirent, aux alentours de 1900 en particulier, une floraison extravagante d'étymologies morbides qui, la plupart, n'ont vécu que l'espace d'un matin.

Sans doute encore le «*Diccionari Aguiló*» ne mentionne-t-il qu'un exemple vulgaire de *Ebre*, qu'il tire d'un coutumier de Tortose<sup>12</sup> : n'empêche que la forme *Sebre* a pu et a dû être courante dans ce qui fait aujourd'hui la Catalogne. Il y a bien longtemps que Milá y Fontanals le premier<sup>13</sup>, et peu après lui Morel-Fatio, ont remarqué la présence de l'article *ipse* en catalan ancien, le second de ces savants en ayant recueilli des exemples provenant de chartes ampourdanes et de documents des IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècles originaires de la marche d'Espagne, ce dont il résulterait, à son avis, que cet emploi d'*ipse* aurait été localisé dans la partie nord-est du territoire<sup>14</sup>. Dans les premières années du présent siècle, une série de dialectologues, tels Schädel<sup>15</sup>, Niepage<sup>16</sup>, Carbó<sup>17</sup>, Rokseth pour Majorque<sup>18</sup> et plus tard M. Guiter<sup>19</sup> pour Minorque, ont précisé l'étendue des aires qu'occupe *ipse* aujourd'hui encore, le résultat de la plupart de ces recherches ayant été résumé par Meyer-Lübke, qui a écrit que *ipse* appartient à la côte catalane entre le Ter et la Tordera, qu'il apparaît également dans le Cadaqués, mais que son domaine ne s'étend

12. *Diccionari Aguiló*, fasc. V, in *Biblioteca filològica de l'Institut de la llengua catalana*, VIII, Barcelona, 1917, p. 130.

13. M. MILÁ Y FONTANALS, *Mélanges de langue catalane; Article dérivé de ipse*, in *Revue des langues romanes*, vol. XI (1877), p. 226.

14. A. MOREL-FATIO, *Note sur l'article dérivé de ipse dans les dialectes catalans*, in *Mélanges Renier*, Paris, 1887, pp. 9-15.

15. B. SCHADEL, *Die Katalanischen Pyrenäendialekte*, in *Revue de dialectologie romane*, vol. I (1909), p. 93.

16. M. NIEPAGE, *Laut- und Formenlehre der mallorkinischen Urkundesprache*, in *Revue de dialectologie romane*, vol. II (1910), pp. 10-14.

17. X. CARBÓ, *Els pobles de la Costa de Lleuant que usen els articles es i sa*, in *Butlletí de dialectologia catalana*, vol. VI (1918), pp. 15-16.

18. P. ROKSETH, *L'article majorquin et l'article roman dérivés de ipse*, in *Biblioteca filològica de l'Institut de la llengua catalana*, vol. XIII, Barcelona, 1921, pp. 88-100.

19. M. GUIER, *Étude de linguistique historique du dialecte minorquin*, thèse de Montpellier, Montpellier, 1943, pp. 147-160.

guère dans l'intérieur des terres, et que, dans les Baléares, seule Pollensa ne le connaît pas <sup>20</sup>.

Ce qui est plus important encore pour nous est qu'il semble bien qu'au moyen-âge l'article dérivé d'*ipse* ait été connu un peu partout en Catalogne : M. Griera a remarqué que ces formes «*tenen llur domini exclusiu en els documents dels segles X i XI, fins i tot en aquells documents en els quals les formes en vulgar campegen abundantament*», et que «*en canvi l'es i el sa perden terreny durant el segle XII i primera meitat del XIII, baldament compareguin encara en els noms de lloc i en els documents redactats totalment en pla català i de procedència jurídica en llur majoria*», de sorte que «*la lluita entre els dos articles es manifesta visiblement dins alguns documents del segle XII, en els quals sa i la compareixen a la vegada, on un mateix nom de lloc es troba amb els dos articles en un document, es et sa devenant assez rares dans la première moitié du XIIIème siècle, ce qui, ajoute ce savant, «no demostra la seva desaparició de la llengua parlada»* <sup>21</sup>.

Essayons maintenant de préciser les données du problème. Par deux fois <sup>22</sup>, Alcover a voulu, en utilisant les ressources de la toponymie, fixer l'aire maximum occupée en Catalogne par l'article dérivé d'*ipse*. Si théoriquement la tentative est heureuse, puisqu'il est évident que les noms de lieux, plus figés souvent que les mots du lexique courant, peuvent fournir d'intéressants renseignements sur la zone occupée au cours des siècles par tel vocable ou tel phénomène morphologique ou phonétique, il faut reconnaître que, pratiquement, les données recueillies par le savant majorquin doivent être consultées avec précaution. Pêle-mêle, en effet, il a rassemblé noms de lieux, noms de lieux-dits et noms de famille. Or, il est évident qu'une famille peut émigrer : il n'est donc pas dit, pour prendre des exemples concrets, que parce qu'il existe un nom de famille *Espy* à Albayda (Tarragone), cette localité appartienne forcément à l'aire de *ipse*, la famille ayant pu y venir d'ailleurs. Et un nom de lieu-dit, de domaine, de maison en particulier, peut aisément contenir un nom de

20. W. MEYER-LÜBKE, *Das Katalantsche*, Heidelberg, 1925, p. 74. Cf. P. ARBISCHER, *Contribution à la protohistoire des articles ille et ipse dans les langues romanes*, in *Cultura neolatina*, vol. VIII (1948), p. 182, et A. BADIA MARGARIT, *Gramàtica històrica catalana*, Barcelona, s. d. [1951], pp. 283-284.

21. A. GRIERA, *L'article en català i la llengua literària*, in *Bulleti de dialectologia catalana*, vol. V (1917), p. 56.

22. A. M.<sup>a</sup> ALCOVER, *Per que servex la toponímia; L'article es y sa dins la toponímia catalana*, in *Bulleti del Diccionari de la llengua catalana*, t. II (1904-1905), pp. 347-360; le même, *Escorcolls toponímics i gentilicis*; II. *Els articles es, s', sa dins la toponímia actual del Principat*, in *Bulleti...*, t. IX (1916-1917), pp. 349-352.

famille, et présenter en conséquence des difficultés d'interprétation identiques à celles que nous venons de noter pour la catégorie précédente. Restent donc, en fin de compte, les seuls noms de lieux constituant ce qu'on pourrait appeler la toponymie majeure : or, compte tenu de quelques-unes des formes cataloguées par Alcover et qu'il faut éliminer du fait qu'en réalité elles n'ont nullement un *Es-* ou un *Sa-*, article, à l'initiale, l'impression d'ensemble qu'on a, après avoir parcouru ces listes, est que notre article a surtout été usité dans les provinces de Gérone et de Barcelone, beaucoup moins déjà dans celles de Lérida et de Tarragone, et excessivement peu — ou même pas du tout — plus au sud.

Inutile donc d'amonceler les exemples de *ipse* et *ipsa* provenant de Barcelone et de Gérone. Voyons plutôt quelle était la vitalité de ces formes dans les régions frontalières, et quelle y a été leur réaction devant *ille* et *illa*.

Les renseignements fournis par les documents médiévaux dont nous disposons, plus nombreux et plus anciens pour la Marca que pour les régions de Huesca et de Saragosse, longuement soumises aux Arabes, nous montrent qu'*ipse* n'a qu'exceptionnellement dépassé la frontière linguistique catalano-aronaise. Il est vrai qu'une fois à ma connaissance, en 1099, une charte de Huesca parle de vignes limitées par la «strada qui exit de civitate et in una fontilla que est in ipsa strada» — où *ipsa* n'a du reste pas nécessairement la valeur d'un article — : mais en 1113 un terrain est borné «in oriente illa acequia, ad meridie illo termino de Pompianos», de même qu'en 1117 il est question de «don Garcia de illos caluos»<sup>23</sup>. La règle est qu'*ille* foisonne dans les documents aragonais : qu'il me suffise de citer les cas de «illam ecclesiam de Sanctas Massas» et «hoc donatium... factum in illa ortariz de Zaracoza» en 1086, «illo castello de Petra Alta», «ias casas de alfaki», «illa almunia de Moç Arrabali... et illa terra de illa Aceita» à Berbegal en 1105, «in illa uilla de Tamarit... illas casas de Yben Alfachi» à Tamarite en 1107<sup>24</sup>. Par contre, dès que nous entrons dans les comtés de Pallars et de Ribagorza, les faits sont plus complexes. Tandis en effet que les textes de la première moitié du IX<sup>ème</sup> siècle ne connaissent qu'*ipse*, -a, dans des cas tels

23. F. BALAGUER, *Notas documentales sobre los mozárabes oscenses*, in *Estudios de edad media de la Corona de Aragón. Sección de Zaragoza*, vol. II, Zaragoza, 1946, pp. 409, 410 et 413.

24. J. M. LACARRA, *Documentos para el estudio de la reconquista y repoblación del Valle del Ebro (primera serie)*, in *Estudios de edad media*, vol. II, Zaragoza, 1946, pp. 471, 479 et 480.

que «ipso villare qui vocatur Gavarra» et «ipsa Spelunca qui est super Nocharia» en 833, «ipsa vinea justa vinea Trassemundi... et ipso campo quam habeo in ipso rivo» en 837, «afrontat ipsa terra... in ipsa area de Gerre..., de occidente in ipsa valella sicut aque discurrit..., de meridie in ipso puio de ipsa rocha, de IIIa vero parte in ipsa stirpe de ipso puio de subtus via» en 839<sup>25</sup>, voici déjà qu'*illa* apparaît en 852, isolé d'abord au milieu de nombreux cas d'*ipse*, dans «ipsas terras cultum et incultum infra territorio Orritense, in locum cujus vocabulum est Olbe ; et ipsa terra infrontat... tercio latus vadit ad illa sponda», puis plus fréquent en 886 dans une vente de terres à Torrogò, dans la Noguera Pallaresa, vente dans laquelle il est question de terres qui s'étendent «de oriente usque in ipsas vineas qui sunt in illum rio et de subtus usque in illa ripa et de occidente ipso rio qui est ad collo de Sengefreda»<sup>26</sup>. Et dès le début du X<sup>ème</sup> siècle, *ille* gagne encore du terrain, puisqu'on lit, dans un document de 917, «illo monasterio vel illas ecclesias qui sunt fundatas ed ad illos servientes de illum meum alode qui est in valle Orritense, in illum villare cujus est Labicorte... et illos campos in Stese, et vinea in valle Spluca». Pour le quatrième quart du siècle, les gains d'*ille* sont plus patents encore. Si une charte de 973 continue la tradition des *ipse*, avec «in loco ubi dicitur ad illum Ministeriolo ; de oriente in torrente qui discurrit in ipsum misileo, de occidente in ipsa sponda, in caput de ipsa insula ad ipsum vallatum qui discurrit per ipsum planum de villa Petri»<sup>27</sup>, il n'en est pas moins vrai que les cas de *ille* se multiplient, avec «in valle Orritense, in apendicio de illa Petra» et «in loco ubi dicitur ad illo Spinalbo» en 979, «una vinea in loco ubi dicitur illa Spluca, ubi dicitur illa Torre» en 984, «in ipsa terra de illos monachos» en 987-992, «in Canalelgas, ubi dicitur ad illa Fonte» en 988-996<sup>28</sup>. Et l'acte de consécration de l'église de Güell, localité de la vallée de l'Isábena, dans la partie orientale du comté de Ribagorza, texte dont le début tout au moins date de 956, ne contient plus qu'un seul cas de *ipse*, «ipsas Lenas», alors que les dénominations toponymiques avec *ille*, telles que «ad illas Focheres de Bati», «ad illo Collello», «subtus illas Casellas», «ad illo col de Balasanc»,

25. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *Catalunya carolíngia*, vol. III ; *Els comtats de Pallars i Ribagorça*, 1.<sup>re</sup> part, in Institut d'Etudis Catalans, *Memòries de la secció històrico-arqueològica*, XV, Barcelona, 1955, pp. 284, 287 et 289.

26. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *op. cit.*, vol. cit., pp. 308 et 328.

27. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *op. cit.*, vol. cit., p. 403.

28. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *op. cit.*, vol. cit., pp. 418, 419, 425, 440 et 447.

«ad illo Bago», «ad illum gradu de Ilena», se rencontrent presque à chaque ligne <sup>29</sup>.

En ce qui concerne le région sud-ouest de la Catalogne, les renseignements dont nous disposons sont de nouveau plus rares, plus épars, du fait que les cartulaires y sont fort peu nombreux, et que tel d'entre eux — je pense à celui de Poblet — ne contient que des documents trop récents pour nous. Mais le *Llibre Blanch* de Santas Creus, abbaye située au nord de Tarragone, permet cependant de constater que, vers la fin du X<sup>ème</sup> siècle comme au début du siècle suivant, *ipse* devait être l'article habituellement usité, étant donné qu'en 975 il est question d'«ipsa terra qui est ad ipsa Rovura», qu'en 978 est mentionné «Guitardo de ipso castro de Albano», que dans une charte de 992 une terre «affrontat... cum ipsa turre; de orientis in ipso torrente... Et ipsa vinea afronta de orientis in ipsa via... et de occiduo in ipso Pedrico», de même qu'en 999 le prêtre Petrus et sa femme Iuvannia vendent «ipsa turre cum ipsa terra... et ipsa vinea que prope est et ipsas casas que ibidem sunt», et qu'en 1007, dans la région de Montagut (Valdosera), un acte de vente dit que «afrontat ipsa turre cum ipsas terras in torrente qui discurrit de meridie in ipsa conamina comtale, de occiduo in ipso campo de Solmo sive in ipso monte de la Figera», et que «afrontat ipsa vinea de orientis in via que vadit ad ipsa turre..., de occiduo in ipso bosco sive in ipso Pedrico, de circe in ipso bosco de la Portella» <sup>30</sup>. De tous ces indices, il semblerait que l'on puisse conclure qu'ici encore, vers l'an mille, *ipse* était concurrencé par *ille*, qui n'était pas du reste un nouveau venu, puisqu'il apparaît dans des toponymes, mais qu'*ipse*, dans la région tarragonaise, était cependant plus vigoureux que dans la Ribagorza et le Pallars.

Enfin, pour la partie plus méridionale de la Catalogne, c'est-à-dire pour la région de Tortose, conquise sur les Maures en 1141, ce même *Llibre Blanch* fournit une série de chartes de quelques années seulement postérieures à la reconquista, et qui, quelque récentes qu'elles soient, ont pour nos recherches un certain intérêt. Si un document de 1149 daté de Tortose même mentionne «ipsas casas in Tortosa de Aben Rafech», une cession, faite par le comte Raimond Bérenger IV, de biens sis dans cette ville parle au contraire de «illas casas in Dertosa de Ovocar Abnaleab» : et c'est cette formule qu'on retrou-

29. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *op. cit.*, vol. cit., pp. 451 et 452.

30. F. UDINA MARTORELL, *El «Llibre Blanch» de Santas Creus*, Barcelona, 1947 pp. 1, 2, 3, 5 et 6.



ve dans deux autres actes datant de la même année <sup>31</sup>. On aurait donc l'impression que, grâce à certaines influences — influence des usages diplomatiques barcelonais ; fait peut-être que, aux oreilles de la population romane d'origine très diverse, où les représentants limousins et septimaniens n'étaient pas rares —, l'article *ipse* sonnait comme un provincialisme, de sorte qu'on lui a préféré *ille*, considéré comme plus châtié, comme plus international, et ce dernier l'a emporté assez rapidement sur son concurrent. C'est ce que paraît suggérer également le nom d'un individu appelé «Guillelmo de ipso Trullio» en 1155, individu qui réapparaît l'année suivante sous la dénomination de «Guillelmus de Truil», puis, en 1158, une fois comme «Guillelmi del Trul», et une fois comme «Guillelm dez Trul» <sup>32</sup>, forme vulgaire qui montre qu'alors *ipse* n'était point encore mort.

Avec ces cas, nous sommes d'ailleurs à une époque où la *Chanson de Roland*, telle que nous la livre le manuscrit Digby, avait déjà un bon demi-siècle au moins de vie. Ce qui nous importe est de savoir qu'en Catalogne *ipse* était encore très vivant tant au XI<sup>ème</sup> qu'au XII<sup>ème</sup> siècle, et que rien ne s'oppose à ce qu'on l'y ait utilisé quand on voulait parler de l'«*Ebre*», comme on l'utilisait dans tant d'autres toponymes. Ce qu'il faut noter surtout est que l'emploi de cet article, dans la péninsule hispanique, n'était connu que dans une zone très restreinte, la Catalogne proprement dite, où cet emploi du reste s'affaiblissait chaque jour, puisque, à l'ouest comme plus tard au sud, *ille* ne faisait que gagner du terrain. Mais avons-nous le droit de conclure que l'auteur de la *Chanson* n'a pu avoir connaissance de la forme *S'Ebre* que quelque part entre Gérone, Barcelone et Lérida ? Oui certes, s'il était avéré que ce fut durant un voyage en Espagne qu'il l'a connue, puisqu'il n'a pu l'entendre ni dans le bassin moyen du fleuve, ni à plus forte raison dans son bassin supérieur. Mais il est évident que le nom de l'*Ebre*, le plus grand fleuve de la péninsule, n'appartenait pas au seul vocabulaire toponymique des habitants de la Marca hispanica, et que les Septimaniens eux aussi pouvaient l'employer. Or j'ai noté ailleurs que, pour cette Septimanie précisément, «dans les rares chartes du IX<sup>ème</sup> siècle, dans celles plus nombreuses du X<sup>ème</sup> et du XI<sup>ème</sup>, c'est... une pluie de *ipse*, *ipse*, plus dense à Carcassonne, à Narbonne, à Béziers qu'à Montpellier et qu'à Toulouse» que nous constatons. A Carcassonne en particulier, «les *ipse* pullulent dans de textes de 906, 931..., de 1063, 1067, 1082. Pour

31. F. UDINA MARTORELL, *op. cit.*, pp. 50, 57 et 58.

32. F. UDINA MARTORELL, *op. cit.*, pp. 69, 76, 83 et 85.

Narbonne, *ipse* n'a pas de concurrent de 966 à 1066... Pour Béziers, *ipse* règne en maître de 933 à 1069, et on n'y voit apparaître *ille* et la forme vulgaire *lo* qu'à partir du début du XII<sup>ème</sup> siècle, dans des formules d'hommages rendus vers 1111 au vicomte de Béziers»<sup>33</sup>. C'est dire, bref, que la géographie et la stratigraphie linguistiques prouvent que la présence en catalan d'*ipse*, comme une infinité d'autres phénomènes linguistiques appartenant à cette zone de la Romania, n'est qu'une projection, au sud des Pyrénées, du domaine septimanie du même article, lequel, dans cette aire excentrique, dans cette aire latérale, a réussi à se maintenir plus longtemps qu'en Septimanie, jusqu'au moment où, de cette même Septimanie — qui l'a reçu par l'intermédiaire de la vallée du Rhône et plus particulièrement de Nîmes et de Montpellier<sup>34</sup> — un concurrent, *ille*, a déferlé sur la Marca, en l'envahissant presque complètement. Mais c'est dire aussi qu'en plein XI<sup>ème</sup> siècle encore, l'auteur de la *Chanson de Roland*, pour entendre la forme *S'Ebre*, n'avait nullement besoin de franchir le Perthus ou quelque autre col, car il avait pu se l'approprier en Narbonnaise par exemple : il suffisait qu'il y eût fait la connaissance de quelqu'un ayant des notions élémentaires sur la géographie de l'Espagne.

C'est là du reste, je tiens à le dire, une hypothèse extrême, car nous avons avec *Balaguet*, comme nous allons le voir, une forme d'un usage beaucoup plus réduit, une forme qui n'a été employée que dans une partie très restreinte de ce qui constitue aujourd'hui la Catalogne.

## 2. *Balaguet*

Pour ce toponyme, le texte du manuscrit Digby ne présente pas la belle unité de formes que nous y avons constatée pour *Sebre*: il y apparaît trois fois, et les trois fois avec des graphies plus ou moins différentes. Au début du poème, Marsile, demandant l'avis de ses fidèles,

Sin apelat Clarin de *Balaguet* (v. 63).

Plus loin, lors de la réunion des conseillers du roi païen, se présente — et c'est sans doute le même personnage que le précédent —

Uns amurafles... de Balaguez (v. 894).

33. P. AEBISCHER, *art. cit.*, pp. 191-192.

34. P. AEBISCHER, *art. cit.*, pp. 192-193.

S'il est vrai que ces deux graphies sont très proches l'une de l'autre, et que le -z de la seconde peut aisément s'expliquer comme étant un nominatif — dû à la présence, dans le même vers, de *uns amurafles*, au cas-sujet — dont la finale -dz aurait été normalement réduite à -z, il faut avouer que la troisième mention de notre nom de lieu, dans la *Chanson*, est assez différente de deux autres. Lorsque Roland, en effet, brigue la charge périlleuse d'ambassadeur de Charlemagne auprès de Marsile, il fait valoir les services qu'il a déjà rendus, les conquêtes que l'empereur lui doit :

Pris ai Valterne e la tere de Pine  
E *Balagued* e Tuele e Sezilie (v. 199-200).

Graphie qui laisserait presque supposer qu'aux yeux de l'auteur de la *Chanson* ce toponyme était différent de celui du fief possédé par Clarin. Mais ne nous pressons pas de conclure, et voyons si par hasard nous pouvons tirer quelque renseignement de l'examen des autres textes apparentés. En ce qui concerne les textes français, le résultat est plutôt décevant. Tous sont d'accord pour ne rien contenir qui correspondît au vers 200 du manuscrit Digby. Quant aux autres mentions, qui pour une raison ou pour une autre font complètement défaut dans les textes de Cambridge, de Lyon et de Paris, elles fournissent en général la graphie *Bal(l)aguer*: ainsi en est-il des manuscrits de Châteauroux (v. 75 = *Oxf.* 63 ; v. 3272 = *Oxf.* 894) et de *Venise VII*, tandis que *Venise IV* donne «Clarçis de *Balarés*» au vers 74 (= *Oxf.* 63) et *Balaguer* au vers 849 (= *Oxf.* 894). Et quant aux textes étrangers, si celui de Conrad n'use que de graphies aberrantes, avec *Parguel* au vers 570 (= *Oxf.* 63) et *Palvir* au vers 5665 (= *Oxf.* 894), la *Kartlamagnús saga*, elle, présente quelques indications qui ne manquent pas d'intérêt. Dans le passage qui correspond à la laisse V du texte Digby apparaît en effet dans les deux manuscrits *B* et *b* (le manuscrit *A* faisant ici défaut, et *a* résumant fortement la nomenclature des hauts personnages de la cour de Marsile) «Klargis af *Balagued*»<sup>35</sup> (= *Oxf.* 63), appelé plus loin, dans le passage qui calque le vers 894 d'*Oxf.*, «un possesseur de franc fief, de ce pays qui s'appelle *Balagwer*»<sup>36</sup>, graphie qui est appuyée par le fait que, dans la traduction qu'ils donnent de ce passage du texte nor-

35. *Kartlamagnús saga ok happa hans*. Fortællinger om Keiser Karl Magnus og hans Jævnninger, i norsk Bearbejdelse fra det trettende Aaarhundrede, p.p. C. R. UNGER, Christiana, 1860, p. 485 ; cf. P. AEBISCHER, *Rolandiana borealia*, p. 91.

36. C. R. UNGER, *op. cit.*, p. 604 ; P. AEBISCHER, *op. cit.*, p. 150.

rois, un manuscrit du *Karl Magnus* suédois, le *Fru Elins bok*, parle de «fraelslaendinger en aff lande thy som hether *Balanger*», que le *Codex Verelianus* a lui aussi une forme en *-r*, *Salager*, et que seul le manuscrit *D. 4* fournit une graphie *Salangis*<sup>37</sup>, évidemment fautive. Et si, dans la liste des villes prises par Roland, les manuscrits norrois utilisés par Unger semblent donner *Balarvigie*, leçon admise par l'éditeur<sup>38</sup>, il semble bien qu'il ne faille voir là qu'une leçon relativement récente et vraisemblablement fautive, puisque le fragment *o* des Archives du royaume de Norvège à Oslo, datant de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>, a *Balague*, leçon qui a ainsi de fortes chances d'être celle de *n*, sigle par lequel j'ai désigné le texte norrois tel qu'il était sorti des mains du traducteur d'Oslo auquel nous sommes redevables de l'original de la *Karlamagnús saga*.

Essayons, avant de conclure, d'y voir clair en dressant un tableau des différentes graphies que nous avons relevées, suivant qu'elles se rapportent, ou à Clargis = Clarin (vers 63 et 894 d'*Oxf.*), ou à la ville proprement dite :

<i>Oxford</i>	<i>ms norrois n</i>	<i>Venise IV</i>
{ v. 63 Balaguet	Balagued	Balaré
{ v. 894 Balaguez	Balaguer	Balaguer
{ v. 200 Balasgued	Balague	
 <i>Châteauroux</i>		 <i>Venise VII</i>
{ v. 63 Balaguer		Balaguer
{ v. 836 Balaguer		Balaguer

A mesure qu'on avance dans le temps, semble-t-il, il se produit une normalisation et une correction des graphies de notre toponyme, celles en *-r*, rendant la forme officielle, s'imposant de plus en plus. Alors

37. *Karl Magnus enligt Codex Verelianus och Fru Elins bok*, p.p. D. KORNHALL, in *Samlingar utgivna af Svenska fornskriftsällskapet*, fasc. 219, vol. 63, Lund, 1957, pp. 48 et 49 et, pour le ms *D.4*, *Prosa-dikter fran medeltiden*, fasc. 3, in *Samlingar...*, Stockholm, 1889, p. 267.

38. C. R. UNGER, *op. cit.*, p. 488 ; P. AEBISCHER, *op. cit.*, p. 100.

39. Ce fragment a été publié par C. R. UNGER, *op. cit.*, p. 556, et par moi-même, *Rolandiana borealia*, p. 6. Sur sa datation, voir C. R. UNGER, *op. cit.*, p. XL, et particulièrement A. NORRÉN, *Altisländische Grammatik*, 4<sup>e</sup>me édit., Halle (Saale), 1921, p. 24.

qu'*Oxf.* ne la connaît pas, le manuscrit original norrois paraît en avoir déjà une. N'empêche qu'à côté de cette innovation, il présente pour le vers 200 une leçon *Balague* qui permettrait de supposer qu'un texte, plus ancien qu'*Oxf.* et plus ancien aussi que *k* — le manuscrit français qu'avait sous les yeux le traducteur norrois — ne faisait aucune différence entre le nom du fief de Clarin et celui de la ville proprement dite. En d'autres termes, il paraît bien que les graphies avec *-r* appartiennent à un état relativement récent de la tradition graphique, dans les textes de la *Chanson de Roland*: elles sont dues à un souci de correction qui a amené les copistes à calquer sur la forme courante *Balaguer* le *Balague(t)* primitif usité dans notre poème.

Car, pas plus pour nous que pour eux, l'identification de ce toponyme ne saurait faire difficulté: il s'agit bien de la petite ville de Balaguer, sur le Segre, à 25 km au nord-est de Lérida, ville, dit Boissonnade, «maintes fois assiégée, prise et reprise au XI<sup>ème</sup> siècle par les Croisés, conquise en 1092, perdue ensuite et enlevée enfin définitivement par les Croisés en 1106»<sup>40</sup>. Identification admise par tous les commentateurs de la *Chanson*, à l'exception de Baist, qui hésite entre notre ville et ce qu'il appelle «der gleichnamige Pass und Seeplatz (Castillo de Balaguer) zwischen Tarragona und Ebromündung»<sup>41</sup>, c'est-à-dire en réalité l'ensemble montagneux dénommé *Sierra de Balaguer*, situé entre la mer et le cours inférieur de l'Èbre, au nord-est de Tortose. Si l'explication que donne de ce nom l'*Enciclopedia Espasa*, que ce col «se denomina así por deducirse de una cordillera que principiando en la ciudad de Balaguer corre hacia varios pueblos de la izquierda del Ebro hasta el mar»<sup>42</sup> demanderait peut-être à être vérifiée, il n'en reste pas moins, même s'il est certain qu'il s'identifie avec un «collem Balagarii» déjà mentionné en 1151, dans un acte par lequel l'archevêque de Tarragone cédait au comte de Barcelone des terres sises dans la région de Tarragone<sup>43</sup>, qu'il est plus qu'improbable que le *Balaguet* de la *Chanson de Roland* doive s'identifier avec ce massif montagneux, sauvage, inhabité, trop méridional, et sans doute inconnu de tous avant la reconquête de la région. Baist, du reste, n'apporte pas le moindre indice qui puisse, je ne dirais pas nous convaincre, mais simplement nous faire hésiter.

Or le toponyme *Balaguer* est déjà mentionné dans un texte de 1035, dans lequel il est question d'«in alveum Sigeris inter Leritam

40. P. BOISSONNADE, *op. cit.*, p. 91.

41. G. BAIST, *art. cit.*, p. 217.

42. *Enciclopedia ilustrada europeo-americana*, t. VII, p. 278.

43. Fr. MIQUEL ROSELL, *Liber Feudorum Maior*, vol. I, Barcelona, 1947, p. 263.

et *Balagarium*»<sup>44</sup> ; Boissonnade fait état, pour des dates comprises entre 1069 et 1168, de graphies *Ballegarium*, *Valaguarua*, *castrum Balagarii* tirées de chartes et de bulles<sup>45</sup>. Et j'ajouterai, sans prétendre certes d'être complet, les cas «de civitate *Balagarii*» et «in *Balagario*» en 1105, «tota illa zuta de *Balager*» vers 1109, «castrum et villa de *Balagario*» en 1236<sup>46</sup>. Enfin Balari note justement qu'il a existé dans le Conflent un col et une vallée, mentionnée dès 962 comme «in valle Confluente... ipsam vallem quam vocant *Balagarium*» ; et l'on retrouve par la suite «in valle *Balaguer*» en 962 encore, et «vallem *Balagarii* cum ecclesia sancti Thomae» en 985<sup>47</sup>. Détail qui suffit à prouver qu'il s'agit bien, comme l'avait suggéré Balari<sup>48</sup>, de la vallée qui va de Fontpédrouse au Col de Nouffonts, à la frontière espagnole, dont le seul endroit habité porte le nom de Prats de Balaguer, sur territoire de Fontpédrouse, le nom de St-Thomas étant porté par un écart voisin<sup>49</sup>.

L'important pour nous est que tous ces toponymes, qu'il s'agisse de la ville, du hameau du Conflent ou de la sierra des environs de Tortose, qu'il s'agisse des formes latinisées ou des formes vulgaires figurant dans les documents de 962 et de 1109, ont toutes un *-r* final. Ici encore, comme pour le *Sebre*, il est donc impossible que l'auteur de la *Chanson de Roland* ait puisé le toponyme *Balaguet* à des sources écrites et savantes.

L'aurait-il donc connu par une expérience directe ? Boissonnade le premier, suivi par Foulet<sup>50</sup>, a fait la remarque que «la prononciation populaire encore en vigueur, *Balagué*, est conforme au texte de l'épopée». Mais de ce qu'aujourd'hui *Balagué* est bien la prononciation courante, il ne s'ensuit nullement qu'il en ait été de même aux alentours de l'an 1100. A propos de la perte du *-r* final, sauf dans les monosyllabes, phénomène qui affecte une bonne partie du catalan, M. Griera<sup>51</sup> a noté que «sembla que ja es pot constatar en el segle xv la caiguda de la *-r* en els mots accentuats en la síl·laba final i en els infinitius», dans des cas tels que *sentenciá* «sentenciar», *doná* «donar», *rectó* «rector», *abauredó* «abauredor» et d'autres : mais, chronologique-

44. P. DE MARCA, *Marca hispanica*, Parisiis, 1688, col. 1060.

45. P. BOISSONNADE, *op. cit.*, p. 91, note 1.

46. F. MIQUEL ROSELL, *op. cit.*, vol. cit., pp. 156, 166 et 172.

47. P. DE MARCA, *op. cit.*, col. 879, 881, 888 et 935.

48. J. BALARI Y JOVANY, *Orígenes històrics de Catalunya*, Barcelona, 1899, p. 194.

49. A. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. V, Paris, 1899, p. 3657.

50. L. FOULET, in J. BÉDIER, *La Chanson de Roland. Commentaires*, p. 507.

51. A. GRIERA, *Gramàtica històrica del català antic*, Barcelona, 1931, p. 58.

ment, on est encore loin de compte. Heureusement que ce même savant, dans son ouvrage sur *La frontera catalano-aragonesa*, fournit un élément bien plus intéressant pour nous et plus précis encore, puisque, à propos du développement du suffixe *-arius*, il remarque que «una prova que al començament del segle VIII *-ariu* tenia l'etapa d'avui *-é*», fait prouvé, dit-il, par Codera, «al trobar citat el nom de *Balaguer* (Lleida) amb una grafia aràbiga sense el so de la *-r*»<sup>52</sup>. Dans son discours de réception à l'Académie espagnole, en effet, Codera nous apprend que «*Balaguer* no era *Balagarium*, ni siquiera *Balaguer*; era *Balagī*, como se pronuncia hoy»<sup>53</sup>; et il ajoute en note que cette forme arabe, qui avait étonné Dozy, avait provoqué un échange de vues, lui-même ayant fait remarquer au savant hollandais «que hoy el pueblo pronuncia dicho nombre suprimiendo dicha letra, y que probablemente tal supresión era muy antigua, y que los árabes debieron oír el nombre de esta población pronunciado como hoy», remarque qui avait convaincu ce dernier, ainsi qu'il résulte d'une lettre en date du 19 novembre 1880<sup>54</sup>. Et Codera termine en disant que «el patrnímico del nombre *Balagī* aparece ordinariamente en los autores árabes bajo la forma *li-l-Balagiyī* o *li-l-Balagī*. Como ya se encuentra citado el nombre de Balaguer en la forma *Balagī*, en Abenhayán al tratar del reinado del emir Abdala (de 275 a 300), resulta que la *r* se suprimía ya a fines del siglo IX, y creemos probable que lo mismo fuera al tiempo de la conquista»<sup>55</sup>.

Forme arabe de *Balaguer* qui a fait l'objet plus tard d'une remarque analogue de M. Millás<sup>56</sup>, puis tout récemment de quelques lignes de M. Gili Gaya qui, à propos des noms *Avinferré* et *Alrogé* (*Roger*), qu'il a rencontrés dans le *Livre vert petit* des Archives municipales de Lérida, copie datant du XIV<sup>e</sup> siècle d'un original rédigé entre

52. A. GRIERA I GAJA, *La frontera catalano-aragonesa. Estudi geogràfic-lingüístic*, in *Biblioteca filològica de l'Institut de la llengua catalana*, IV, Barcelona, 1914, p. 64.

53. *Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública del Excmo. Sr. D. Francisco Codera, el día 15 de mayo de 1910*, Madrid, 1910, p. 30. Je dois à l'amabilité de M. Juan Veny, assistant de M. le professeur Badia à l'Université de Barcelone, la copie de ces notes de Codera, dont je ne disposais pas à Lausanne; je l'en remercie cordialement.

54. *Discursos...*, p. cit., note 46.

55. *Discursos...*, p. 62. M. Veny me signale encore l'article de F. CODERA, *Alusiones a campañas de los musulmanes como elemento de la crítica en los documentos latinos de la Edad Media*, in *Anuari de l'Institut d'Estudis catalans*, any V (1913-1914), p. 511, en note, où il est question de Said fils de Muza qui, aux dires d'un historien musulman, trouva la mort à la bataille d'Albesa, près de «Balagué», le 25 février 1003.

56. J. M. MILLÁS VALLICROSA, *Els textos dels historiadors musulmans referents a la Catalunya carolíngia*, in *Quaderns d'estudis*, vol. XIV (1922), p. 153.

1168 et 1176, c'est-à-dire très peu de temps après la reconquête de cette ville, a dit que «los historiadores musulmanes llaman siempre *Balagué* a la ciudad fronteriza de Balaguer», et que «esta pérdida de -r final en la pronunciación, aunque la escritura la haya conservado hasta nuestros días, es característica de la fonética catalana y no se produce en aragonés ni en valenciano»<sup>57</sup>. C'est dire que quelle que soit l'origine de cette forme et quelle que soit la date à laquelle elle s'est introduite, nous en savons désormais assez pour que nous puissions avoir la certitude qu'au XI<sup>ème</sup> siècle en tout cas elle était normale sous la plume des auteurs arabes, lesquels n'avaient évidemment fait qu'entériner une prononciation locale.

*Sebre* et *Balaguet* : deux cas qui se complètent, s'étaient sans se superposer complètement. Nous avons vu en effet que la première de ces formes, avec son article *ipse*, est pratiquement inconcevable, vers l'an 1100, en dehors d'un territoire comprenant la Catalogne et la Septimanie, que celle-ci soit ou non réduite à la Narbonnaise. La seconde, elle, comme l'a dite M. Gili Gaya, est impossible tant en Aragon qu'au nord des Pyrénées : elle était propre sans doute aux parlers arabes ou mozarabes de Saragosse, mais non pas à l'aragonais, puisque dans les chartes publiées par M. Lacarra on relève des formes vulgaires telles que «don Ponz *esporoner*... et Andreo filio de don *Richer*» en 1121, «*Belenguer*, et don Ponz *sporoner*... et Marches filio de don *Gualter*» en 1121 encore, «*Johan merchader*» en 1131, «*Girald zabba-ter*» en 1129<sup>58</sup>, pour m'en tenir à ces cas<sup>59</sup>. Sans doute aussi l'utilisait-on dans cette région de Lérida si fortement arabisée : qu'il suffise de rappeler des noms de lieux comme *Albarratech*, *Alcarraz*, *Alfarrás*, *Alguaire*, *Almenar*, noms de lieux qu'on rencontre, avec *Vombodí* et *Vinaixa*<sup>60</sup>, jusqu'aux environs de Poblet, et qui poussent même, avec des toponymes plus ou moins romanisés tels que *Pobla de Mafumet*, *Almoster*, jusqu'aux portes de Tarragone. Or, étant donné que les aires dans lesquelles étaient employées des formes telles que *s'Ebre* et *Balagué* ne se superposent que dans la région de Lérida, est-ce trop nous hasarder si nous concluons que ç'aurait été par là,

57. S. GILI GAYA, *Notas sobre el mozárabe en la baja Cataluña*, in *VII Congreso internacional de lingüística románica. Universidad de Barcelona*, 7-10 abril de 1953, p.p. A. BADÍA, A. GRIERA, F. UDINA, I, Barcelona, 1955, p. 488.

58. J. M. LACARRA, *art. cit.*, pp. 488, 489, 490 et 497.

59. Cf., pour d'autres formes de ce genre, M. ALVAR, *El dialecto aragonés*, in *Biblioteca románica hispánica. III. Manuales*, n.º 7, Madrid, 1953, pp. 101-102.

60. Voir sur ce nom M. ASTN PALACIOS, *Contribución a la toponimia árabe de España*, 2ème édit. Madrid-Granada, 1944, p. 142.



c'est-à-dire, *grosso modo*, dans l'ouest de la Catalogne, que l'auteur de la *Chanson de Roland* en aurait eu connaissance ?

Il est vrai qu'il est au courant aussi de la toponymie majeure du bassin moyen de l'Ebre, étant donné qu'il mentionne, parmi les conquêtes de Roland, aux vers 198-200 du manuscrit Digby, la «tere de Pine», c'est-à-dire *Pina*, sur l'Ebre, au sud-est de Saragosse, *Valterne*, soit *Valtierra* comme l'a dit M. Burger <sup>61</sup>, petite ville à vingt kilomètres de Tudela, laquelle figure aussi dans cette énumération, puisqu'il faut évidemment la reconnaître dans le *Tuele* du vers 200. Ajoutons à cette liste le «*Cordes la citet*» du vers 71, *Cordres* au vers 57, localité que Boissonnade a justement, à mon avis, identifié à *Cortes*, bourgade sur une hauteur, non loin de Tudela encore. Ajoutons-y le *Commibles* du vers 198, qui n'est, comme je l'ai fait voir récemment, qu'une erreur de scribe pour *Morinde* — graphie attestée tant par le manuscrit norrois *a* que par le fragment *o* —, localité que j'ai proposé d'identifier, non pas avec *Miranda de Ebro* comme l'a suggéré Boissonnade, mais plutôt avec *Miranda de Arga*, ville à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Tafalla <sup>62</sup>, toujours dans ce bassin moyen de l'Ebre.

Il est vrai encore — bien que, je l'avoue, leurs arguments n'aient point réussi à me convaincre parfaitement — que des critiques comme MM. Burger <sup>63</sup> et Louis <sup>64</sup> soutiennent que l'auteur de la *Chanson* a visité en détail le site où il a placé la bataille de Roncevaux. En tout état de cause, ce n'est pas dans cette région de l'Ebre moyen qu'il peut avoir entendu, qu'il a pu s'assimiler la forme *Sebre*, d'autant plus que s'il avait été en intime contact avec le monde des Musulmans, il n'aurait pas, comme il l'a fait, multiplié les sottises concernant leur religion et leurs moeurs (à moins qu'en cela il n'eût fait autre chose que développer d'habituels lieux communs), de même que, s'il avait passé par Saragosse, il n'aurait pas situé la ville «en une muntaigne» (vers 6) — à moins que, là encore, il n'eût préféré à la réalité le topos bien connu de la place forte imprenable de par sa position géographique, ou que, comme l'a ingénieusement soutenu M. Ron-

61. A. BURGER, *Sur la géographie du Roland et sa date*, in *Romantia*, vol. LXXIV (1953), p. 152.

62. P. AEBISCHER, *Le rôle de Pampelune lors de l'expédition franque de 778 en Espagne d'après l'histoire et l'épique médiévale*, in *Revue suisse d'histoire*, t. 9 (1959), p. 320.

63. A. BURGER, *Le champ de bataille de Roncevaux dans la Chanson de Roland*, in *Coloquios de Roncesvalles*, Agosto 1955, in *Publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras*, ser. II, n.º 4, Zaragoza, 1956, pp. 105-111.

64. R. LOUIS, *Le site des combats de Roncevaux dans la Chanson de Roland*, in *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, II, Modena, 1959, pp. 466-493.

caglia en une étude récente, il n'ait employé *muntaigne* au sens espagnol de «*tierra cubierta de bosque o de matorral*»<sup>65</sup>.

Si notre auteur a voyagé dans la région de Lérida, il est permis de se demander si peut-être d'autres toponymes de cette partie de l'Espagne ne seraient pas venus s'ajouter au lexique toponymique qu'il aurait assimilé durant ce voyage. J'ai montré que le texte norrois de la *Karlamagnús saga* fournissait une liste des conquêtes de Roland plus longue que celle donnée par le manuscrit Digby, puisqu'il fait dire par Roland à son oncle l'empereur : «*Je t'ai conquis la ville de Nobilis et Morinde, Valterne et Pine, Balavigie, Rudile, Sibili, Port et Aulert, qui est situé à la frontière*»<sup>66</sup>. Texte passablement fautif, puisque le fragment *o* est là pour nous montrer, non seulement, comme nous le savons, que *Balavigie* est une erreur pour *Balague*, mais que «*Port et Aulert*», en est une autre pour «*Port et Pailart*», «*Pórt oc Páilart, er stendur at landamære*», selon *o*. J'en concluais que le manuscrit français *k* utilisé par le traducteur norrois et datant, comme le texte Digby, du XII<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup> avait eu là un vers inconnu à *Oxf.*, vers dont le premier hémistiche était précisément : «*Port et Pailart*», le sens du second devant correspondre à ce que disent tant *a* que *o*. Et je continuais en observant que «*le nom de Port doit avoir été suggéré au poète par les nombreux ports des Pyrénées*», et que *Pailart* devait sans doute être rapproché du nom du *Pallars*<sup>68</sup>. Dans la critique qu'il a écrite de mon livre, M. Lecoy, à propos de ces deux noms dit qu'«*il est extraordinaire que M. Aebischer n'ait pas reconnu là le Porpaillart si fréquemment cité dans le cycle de Guillaume d'Orange (c'est en principe le fief de Renouart), et que Langlois a déjà rapproché du Pagus Palliarenensis* : et il ajoute qu'«*il fait partie de la nomenclature du cycle méridional*» et que, «*dans le Roland, c'est certainement une addition secondaire*»<sup>69</sup>. Condamnation définitive, excommunication majeure prononcée *ex cathedra* de l'hérétique que je suis, du fait que j'ai osé mettre en doute, ne fût-ce que sur un détail, non point seulement la précellence, mais l'excellence et je dirais même la perfection du texte fourni par le manuscrit Digby, lequel pour quelques pontifes — qui heureusement

65. A. RONCAGLIA, «*Sarraguce, ki est en une muntaigne*», in *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, II, Modena, 1959, pp. 629-640.

66. P. AEBISCHER, *Rolandiana borealia*, p. 100.

67. P. AEBISCHER, *op. cit.*, p. 281.

68. P. AEBISCHER, *op. cit.*, p. 101.

69. P. LECOY, compte-rendu de P. AEBISCHER, *Rolandiana borealia*, in *Romania*, t. LXXVI (1955), p. 397.

se font de plus en plus rares — est une Bible, un Coran, un livre sacré auquel il est interdit de rien ajouter ou retrancher.

Si dans le «Pört oc Páilart» du texte norrois je n'ai point reconnu le *Porpaillart* du cycle de Guillaume d'Orange, c'est que j'avais mes bonnes raisons pour ne pas le faire. Raisons qui sont de deux espèces, qui se rapportent et à la forme et au sens des toponymes en question. D'une part, en effet, les deux manuscrits norrois, je l'ai dit plus haut, font de *Pört* et de *Páilart* deux noms distincts et non pas un seul, alors que tous les cas mentionnés par Langlois, cas que j'ai vérifiés, ne connaissent que *Porpaillart* en un mot. D'autre part, tandis que du contexte on peut inférer que pour *k Port* et *Pailart* étaient des localités situées dans le hinterland septentrional de l'Espagne, très probablement dans cet hinterland où se trouvent *Nobles*, *Morinde*, *Pine*, *Balague*, *Tuele* — et sans doute aussi le non identifié *Sezille* —, et qu'il ne paraît nullement, au vu des précisions fournies par Roland, qu'il ait jamais prétendu avoir poussé ses conquêtes jusqu'à la Méditerranée, *Porpaillart*, dans les textes de la geste de Guillaume qui usent de ce nom, est, sauf dans les *Narbonnais* qui ne le mentionnent qu'une fois, en parlant précisément de Guillaume «qui puis tint Porpaillart»<sup>70</sup>, une localité maritime. C'est par deux fois que le *Charroi de Nîmes* parle de «Tortolouse et *Porpaillart* sor mer»<sup>71</sup> : de même les *Aliscans* citent-ils «*Porpaillart* ki siet sor mer salee»<sup>72</sup>. Et si une première fois le texte de la *Mort Aymeri de Narbonne* mentionne Aïmer le chétif décapité en un combat «a *Porpaillart*», il dit dans un autre passage, de ce même Aïmer, qu'il fut tué «a *Porpaillart* sur mer». Terminons en constatant que deux des manuscrits des *Enfances Vivien* citent eux aussi «Tortolose et *Porpaillart* sor mer»<sup>73</sup>.

Un grave argument chronologique, au surplus, nous empêche de voir dans notre «Pört oc Páilart» une influence du lexique toponymique de la geste de Guillaume sur celui de la *Karlamagnús saga* et singulièrement de la *Saga af Runzival bardaga*. Cette leçon, attestée par le fragment norrois *o*, est parvenue à la traduction norroise par

70. *Les Narbonnais*, chanson de geste p.p. H. SUCHIER, Société des anciens textes français, t. II, Paris, 1898, p. 99, vers 2628.

71. *Le Charroi de Nîmes*, chanson de geste du XII<sup>e</sup> siècle, p.p. J.-L. FERRIER, in *Les classiques français du moyen-âge*, vol. 66, Paris, 1931, pp. 15 (vers 451) et 16 (vers 462).

72. *Aliscans*, chanson de geste p.p. F. GUESSARD et A. de MONTAIGLON, in *Les anciens poètes de la France*, Paris, 1870, p. 250.

73. *Les Enfances Vivien*, chanson de geste p.p. C. WAHLUND et H. VON FEILITZEN, Upsala et Paris, 1895, p. 17.

le truchement du manuscrit *k*, dont M. Lecoy lui-même a bien voulu dire que j'ai démontré «d'une façon pour ainsi dire certaine» que c'était «un manuscrit anglo-normand exécuté vraisemblablement vers le milieu du XII<sup>ème</sup> siècle», et que «ce manuscrit était donc à peu près contemporain de la copie d'Oxford»<sup>74</sup>. Or qu'existait-il à cette date de la geste de Guillaume? Tout au plus le *Charroi de Nîmes*, qui d'après M. Zumthor aurait été écrit avant 1160<sup>75</sup>, puisque tous les autres poèmes de ce cycle qui usent de *Porpaillart*, les *Aliscans*, les *Enfances Vivien* n'ont vu le jour qu'aux alentours de 1200, plutôt après qu'avant. Mais c'est que le *Charroi* lui aussi est allé puiser ce *Porpaillart*, forme désormais fixée, figée, arrêtée, dans ce que j'ai appelé la «Table des noms propres de toute espèce pouvant être utilisés dans les chansons de geste».

Je me garderai bien d'insister sur la singulière argumentation qui consiste, de la part de M. Lecoy, à dire que «*Port et Paillart*» ne peut être, dans le *Roland*, qu'une interpolation, parce que *Porpaillart* appartient au lexique toponymique du cycle méridional. Car, si l'on examine de près les mentions de *Narbonne* cataloguées par Langlois<sup>76</sup>, on remarquera qu'en dehors de son emploi fugitif dans la *Chanson de Roland*, ce nom de ville n'apparaît pour ainsi dire que dans des textes de ce même cycle méridional : d'où l'on devrait conclure que, à quelque endroit que puisse se rapporter le nom, le vers 3683 d'*Oxf.* est interpolé lui aussi. Même conclusion qui s'imposerait à propos du *Balagued* du vers 200, puisque en dehors de ce passage du *Roland*, et de la mention qu'il fait par deux fois de Clargis de *Balaguet*, ce toponyme, comme nous le verrons bientôt, n'est guère employé que dans les *Enfances Vivien*, les *Aliscans*, *Aimeri de Narbonne*, *Bueves de Commarcis*, *Foucon de Candie*, la *Prise de Cordres*<sup>77</sup>. Et il en serait de même encore du vers 385,

E out predet de juste Carcasonie,

étant donné que *Carcassonne* n'apparaît ailleurs que dans *Aimeri de Narbonne*, *Girard de Rousillon* et *Bueves de Commarcis*<sup>78</sup>. Le cycle méridional, en principe, n'avait le monopole d'aucun nom de lieu : si l'action de la *Chanson de Roland* se passe sur ces versants des Pyrénées

74. F. LECOY, compte-rendu cité, p. 387.

75. P. ZUMTHOR, *Histoire littéraire de la France médiévale, VII<sup>ème</sup>-XIV<sup>ème</sup> siècles*, Paris, 1954, p. 177, § 342.

76. E. LANGLOIS, *op. cit.*, pp. 482-483.

77. E. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 65.

78. E. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 192.

nées où agissent aussi Guillaume au Courb-Nez et les siens, rien n'est plus naturel que la toponymie de ces deux ensembles épiques se rencontre parfois — sans que ces rencontres soient nécessairement des emprunts. Tout compte fait, le *Porpaillart* de la geste de Guillaume n'est donc dû qu'à une fausse interprétation d'un «*Port* et *Paillart*» qui ne peut être qu'antérieur, qui a existé certainement dans un texte de la *Chanson de Roland* du XII<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement dans le texte original de cette chanson, dont *Oxf.* n'est qu'une copie défectueuse et partiellement incomplète.

Cet incident clos, il est plus important pour nous d'identifier ce *Port* et ce *Paillart*. Le second ne présente aucune difficulté : Suchier déjà <sup>79</sup>, et après lui Langlois, y ont vu le nom de la vallée de *Pallars*, comté et région, débouchant dans celle du Segre à Balaguer précisément. Il est vrai que Baist en a douté, parce qu'il ne croit qu'à un *Porpaillart* en un mot, et qu'il ne paraît pas savoir que dans la *Saga af Runzivals bardaga* la dénomination est dédoublée : il a, dit-il, «lange Jahre nach der Erwähnung einer Verbindung zwischen Foix oder Couserans und dem Thal der Noguera Pallaresa gesucht und keine gefunden, weil eben kein Pass existiert», de sorte qu'il verrait plutôt en ce *Porpaillart* le «puerto de Pajares, der früher fast einzige Weg von Leon nach Asturien» <sup>80</sup>. Mais c'est qu'avec ce col, qui relie en effet directement León à Oviedo, nous sommes dans une région totalement étrangère à la *Chanson de Roland* : si bien que j'en reviens à ma proposition, que le *Port* du manuscrit norrois aurait été suggéré à un scribe par les nombreux «ports» des Pyrénées. Ou mieux — hypothèse émise il y a quelques années par M. de Riquer, alors que nous discutons de problèmes relatifs à la *Chanson* — que ce *Port* ne serait qu'une graphie erronée pour *Sort*, localité la plus importante du comté de *Pallars*, dans la partie supérieure de la vallée de la Noguera Pallaresa, mentionnée déjà en 947 comme «in comitatu Paliars, in ipsa ribera de Saorte», ainsi qu'en 981-985 comme «in... loco cui vocabulum est Suart (var. Saort)» <sup>81</sup>.

Ce «*Sort* et *Paillart*» cadrerait en tout cas parfaitement avec les formes *Sebre* et *Balaguet*, pour témoigner de la connaissance qu'aurait eue l'auteur de la *Chanson de Roland* de la toponymie de cette partie de la Catalogne. Ajoutons, comme je l'ai dit ailleurs, que le second hémistiche du vers français contenu dans *k* et manquant au

79. *Les Narbonnais*, édit. cit., t. II, p. 243.

80. G. BAIST, art. cit., p. 217, note 1.

81. R. D'ABADAL I DE VINYALS, op. cit., vol. II, pp. 363 et 426.

contraire à *Oxf.* devait correspondre quant au sens au «qui est situé à la frontière» du texte norrois : donnée qui s'applique admirablement au Pallars, puisque cette région était à la frontière de la Marca hispanica et du monde arabe. Indice nouveau, voudrait-on croire, de la connaissance détaillée qu'avait l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland*, non seulement de la toponymie, mais de la situation politique de cette région. Mais, en toute objectivité, il faut remarquer que, bien que Cleasby traduise *landmaeri* par «border land ; landmark»<sup>82</sup>, et qu'on soit tenté par conséquent de penser que ce mot ait rendu un *marche* du texte français original, il est pratiquement impossible que ce *marchie* figurât à l'assonance, étant donné que la laisse XIV assone en *i -e*. Le manuscrit *k* aurait-il eu là un terme que le traducteur norrois n'aurait pas compris, et qu'il aurait remplacé de son propre chef par *landamaeri*? Ou bien *k* usait-il d'un autre mot que *marchie*, au sens de «pays frontière»? Je ne le sais.

Tout cela n'a d'ailleurs pour nous qu'un intérêt secondaire, puisque *Sebre* et *Balaguet* sont toujours là, formes pour l'explication desquelles les hypothèses possibles ne sont, ne peuvent être nombreuses. Étant donné qu'il s'agit de formes appartenant à la langue parlée, on peut supposer, ou que l'auteur les a assimilées personnellement, du fait qu'il avait voyagé dans la région ; ou bien —hypothèse à mon avis moins probable que la précédente—, qu'elles lui ont été fournies par quelqu'un qui avait en personne parcouru cette zone occidentale de la Catalogne ; ou bien enfin admettre que tant *Sebre* que *Balaguet* ont été tirés par l'auteur de la *Chanson* de ce lexique toponymique épique qui devait exister partiellement tout au moins, antérieurement déjà à la *Chanson de Roland*, puisque cette dernière a été précédée d'une *Entrée d'Espagne*, d'un *Girard de Viane*, d'un *Raimbaud et Hamon*, d'un *Voyage de Charlemagne en Orient*<sup>83</sup>. Mais ce serait là une hypothèse gratuite, puisque d'une part la forme *Sebre* n'apparaît pas ailleurs dans la production épique française, où *Ebre* même est

82. R. CLEASBY et G. VIGFUSSON, *An Icelandic-English Dictionary*, Oxford, 1874, p. 371.

83. Cf. sur ces points mes travaux suivants : *Textes norrois et littérature française du moyen âge, I. Recherches sur les traditions épiques antérieures à la Chanson de Roland d'après les données de la première branche de la Karlamagnús saga*, in *Société de publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques*, XLIV, Genève et Lille, 1954, p. 38 sqq ; *A propos de deux ou trois nouveaux cas italiens du couple «Roland et Olivier»*, in *Cultura neolatina*, vol. XV (1955), pp. 231-235 ; *Raimbaud et Hamon. Une source perdue de la Chanson de Roland*, in *Le Moyen âge*, vol. LXIII (1957), p. 54, et *Les versions norroises du «Voyage de Charlemagne en Orient»*. *Leurs sources*, in *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CXL, Paris, 1956, pp. 101-106.

plus que rare — Langlois ne l'a relevé que dans *Foucon de Candie*<sup>84</sup> — et que d'autre part, s'il est exact que dans tous les textes postérieurs à la *Chanson de Roland* Balagues est représenté toujours par des graphies sans -r final, comme *Balagues*, *Balague(s)*, *Balaszuez*, il n'est pas moins vrai que ce toponyme y est presque constamment employé avec un sens des plus vagues, dans des formules telles que «N'a si felon paien descî a Balagué», «N'ot si boin chevalier descî en Balesgués», «li plus grans cités Ki soit de les pors d'Aspre descî en Balesgués», «il n'a si sage homme desî en Balesgués»<sup>85</sup>, «N'a si grant homme de ci en Balesgués»<sup>87</sup>. Et dans les autres cas, ce n'est toujours qu'un nom, dont on sait tout au plus qu'il est porté par une localité pyrénéenne<sup>88</sup>, ou que les poètes situent dans une Espagne irréaliste, aux alentours de Beaulande<sup>89</sup> ou de Tortelose<sup>90</sup>. D'où il est permis de conclure que ce fut sans doute la *Chanson de Roland* à introduire *Balagués*, *Balesguez* dans le lexique toponymique épique : il est même curieux, pour le noter en passant, que non seulement ce lexique ne connaît notre nom de ville qu'avec des graphies sans -r final, mais que bon nombre de nos mentions contiennent ce groupe anormal -sgu- qui apparaît pour la première fois au vers 200 du *Roland d'Oxf.*, dans l'énumération des conquêtes de Roland, avec ce *Balaszgued* inhabituel. Comme si les auteurs ou les copistes des *Alischamps*, des *Narbonnais*, de *Doon de Mayence* s'étaient inspirés et avaient tiré ce toponyme du manuscrit Digby ou d'un manuscrit suffisamment apparenté à ce dernier pour en avoir conservé cette graphie aberrante.

En bref, nous risquons donc fort, avec *Sebre* et *Balaguet*, d'avoir un des rares indices valables relatifs à la vie et à l'activité de l'auteur de la *Chanson de Roland*. Non content d'avoir remanié, conjugué, composé des éléments traditionnels qu'il a mis en oeuvre, il a vu peut-être *in situ* une ou deux parties de l'Espagne dans laquelle ou lesquelles s'étaient déroulés les événements dont il donnait la traduction poétique. Et comme les voyages de plaisir n'étaient point en usage au XII<sup>e</sup> siècle, notre auteur ou auteur futur de la *Chanson* n'aura guère pu connaître la Catalogne, et plus spécialement la région de Lérida,

84. E. LANGLOIS, *op. cit.*, p. 612.

85. *Fierabras*, p.p. A. KROEBER et G. SERRAIS, in *Les anciens poètes de la France*, Paris, 1860, pp. 81; 103 et 143.

86. *Gaufrey*, *Chanson de geste*, p.p. F. GUESSARD et P. CHABAILLE, in *Les anciens poètes...*, Paris, 1859, p. 68.

87. *Aliscans*, *édit. cit.*, p. 241.

88. Par exemple dans *Les Narbonnais*, *édit. cit.*, t. I, p. 127, vers 3397.

89. *Doon de Maïence*, *chanson de geste* p.p. A. PEY, in *Les anciens poètes...*, Paris, 1859, p. 244.

90. *Les Enfances Vivien*, *édit. cit.*, pp. 16 et 17.

que comme pèlerin, comme marchand, comme soldat ou accompagnateur de soldats. Mais étant donné que nous ne sommes pas sur le chemin de Saint-Jacques (et que d'ailleurs Saint-Jacques paraît ne l'avoir intéressé en rien), et qu'il est improbable aussi que notre poète inconnu ait été un marchand, l'hypothèse la plus vraisemblable est encore d'y voir un clerc qui peut-être aurait accompagné les Français, et plus spécialement les Normands qui, sous les ordres «d'un haut baron de Basse-Normandie, Robert Crespin», firent preuve lors du siège de Barbastre, durant l'été 1064, d'une telle bravoure ou d'une telle audace, et se signalèrent par de tels excès que, dit Boissonnade<sup>91</sup>, «le fameux chroniqueur cordouan contemporain, Ibn-Hayian, qui nous a laissé le seul récit détaillé et vivant de l'expédition, ne connaît qu'eux parmi les Francs».

Dans son récent et magnifique ouvrage sur la *Chanson de Roland*, M. Menéndez Pidal s'est demandé «¿qué sentido tiene que por el sonsonete reduzcamos *Valterne* a *Valtierra*, como hace Gautier, *Pine* a *San Juan de la Peña*, como hace Boissonnade, y *Sezilie* a *Sevilla*, como acepta Bertoni?». Et il continue en développant cette idée que «sabemos muy de cierto que los juglares franceses, desde el siglo XI por lo menos, gustaban manejar una geografía fantástica, completamente irreal; si algún nombre verdadero les sonaba en los oídos, y esto parece evidente en alguno de estos casos, no querían repetirlo sin desfigurarlo; es una insensatez que nos apliquemos a refigurarlo y configurarlo, corrigiendo Balaguer por *Balagued*, Tudela por *Tuele*. Se trata de denominaciones que rehuyen la realidad»<sup>92</sup>. Je n'oserais ni ne voudrais pour mon compte aller si loin. Car s'il ne devrait venir à l'idée de personne d'identifier l'immense majorité des personnages qui se meuvent et qui meurent dans la *Chanson*, si ce serait pure aberration que de vouloir trouver un précédent historique, non seulement à des païens comme Marsile, Aelroht, Malpramis de Brigal, mais aussi à des chrétiens comme Gualter de l'Hum ou à Ive et à son compagnon Ivorie; si c'est temps perdu, érudition perdue que tenter d'identifier la plus grande partie des noms de ces peuplades païennes telles que les «jaianz de Malprose», ceux de «Baldise la lunge», de «Val Penuse» ou de «Clarbone», les «Ormaleis» ou les «jaianz de Malpreis», il n'en reste pas moins qu'un minimum de ces anthroponymes et de ces toponymes correspondent à la réalité. Certes, comme ses successeurs et peut-être comme ses prédécesseurs, l'auteur de la *Chan-*

91. P. BOISSONNADÉ, *op. cit.*, p. 25.

92. R. MENÉNDEZ PIDAL, *La Chanson de Roland y el neotradicionalismo (Orígenes de la épica románica)*, Madrid, 1959, p. 150.



son, dans la plupart des dénominations qu'il a acceptées ou inventées pour ses païens et leur patrie, a joué avec les sons, a fabriqué des noms qui selon lui s'adaptaient à l'idée qu'il voulait rendre, d'une païenie en même temps terrifiante et un peu comique jusque dans ce caractère terrifiant. Mais il ne m'est pas indifférent, je l'avoue en toute sincérité, de devoir constater que le *Balaguet* du vers 200 d'*Oxf.* a comme correspondant *Balague* dans le fragment norrois *o*, et par conséquent dans l'original de la traduction norroise probablement, et sans doute aussi dans le manuscrit français dont s'est servi ce traducteur, manuscrit aussi ancien qu'*Oxf.* lui-même. L'auteur de la *Chanson de Roland* était un poète, et comme poète il avait le droit de modifier, d'arranger la réalité ou, disons d'une façon plus générale, les données qui lui venaient de la tradition, comme il l'entendait, comme le lui suggérait son instinct et son sens artistique : comme poète, il était souverainement libre aussi d'accueillir dans son oeuvre des éléments historiques ou géographiques, de les modifier ou au contraire de les reproduire dans toute leur exactitude. Exactitude ou inexactitude, véridicité, invraisemblance ou fausseté de ces éléments historiques ou géographiques : voilà ce que doit déterminer le critique ; voilà ce dont il doit tirer les conséquences.